

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 7

Artikel: Lè z'arpenteu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

donc à ceux qui, à l'avenir, pourraient avoir des velléités de mariage, ils seront joliment attrapés ! D'ici à quelques années, Messieurs, quand il vous plaira d'unir votre vie à celle d'une douce et aimable compagne, à une amie consolatrice et dévouée, savez-vous ce que vous trouverez?... *Un homme manqué !* une femme qui aura été étudiante à l'Université de Zurich, et peut-être aussi à l'Académie de Lausanne, et qui saura boire des *chopes*, jouera au billard ; un professeur qui au besoin donnera des conférences sur la *manne* et le *séné*, un pharmacien expert ; ou, bien un docteur en théologie qui, à l'occasion, sera capable de lutter avec le saint siège ; ou bien encore un avocat, un médecin-chirurgien, capable, non-seulement d'administrer des médicaments sur ordonnance, mais encore de tailler, de couper des bras, des jambes, etc... Quel attrait pour le sexe masculin d'avoir en perspective de telles compagnes !

Plus tard encore, quand elles auront obtenu la restitution de *leurs droits*, quand elles entreront dans la vie politique, vous aurez le plaisir d'avoir pour femme un *électeur*, un *grand conseiller* ou un *petit conseiller d'Etat*, et, pourquoi pas ? peut-être même un *président de la Confédération*!... Ne voyez-vous pas, Monsieur le rédacteur, si vous ne l'avez pas encore compris, que ces demoiselles ne veulent décidément pas du mariage ? Ne comprenez-vous pas que le plus court chemin pour les satisfaire et les laisser jouir de leurs droits et de leur indépendance, c'est de n'y pas toucher ? Après cela, vous avez bon air de les plaindre ! Ah ! pour mon compte je ne les plains pas ! C'est nous, pauvres idiots, qu'il faut plaindre ! C'est sur nous qu'il faut verser vos consolations et vos doléances ! Ou plutôt, c'est nous, hommes stupides, qu'il faudrait flageller, car c'est notre œuvre à nous !... Ainsi, c'est entendu, c'est nous qui, désormais, si nous persistons à chercher femme dans ces conditions-là, devrons nous charger des soins du ménage, des devoirs si doux de la maternité, préparer le café, compter la lessive et tricoter les bas de madame !

On a beaucoup parlé dans le temps, avec indignation, de l'*exploitation de l'homme par l'homme*, ne voyez-vous pas qu'on vous fait marcher à grands pas vers l'*exploitation de l'homme par la femme*, car c'est toujours vous, Messieurs, qui pour le plaisir de posséder une telle moitié, aurez l'honneur de fournir, par votre travail, aux besoins du ménage et aux fantaisies artistiques, scientifiques, philosophiques, théologiques et littéraires des douces compagnes de votre vie... Imbéciles !!!

M. Castelar et Vinet.

M. Castelar, ancien professeur d'histoire et de philosophie à l'Université de Madrid, et qui se signala dans les diverses manifestations révolutionnaires par ses aspirations républicaines, surtout à la suite de l'insurrection de 1854, a fait l'année dernière un séjour de six mois à Paris.

Le grand orateur espagnol fréquentait surtout les salons de M. Durand-Dassier, bien connu à Genève, et chez lequel on rencontre chaque lundi une réunion d'hommes fort nombreuse et fort intéressante. On y cause principalement de sujets religieux ou philosophiques.

Un soir, M. Castelar a fait entr'autres un exposé remarquable de l'état religieux de l'Espagne. Il a raconté les luttes qu'il a soutenues soit comme professeur, soit comme député, pour faire triompher la liberté religieuse dans ce pays. On se souvient du reste cette mémorable séance, pendant la Révolution de 1868, où après un admirable discours de M. Castelar, les Cortés espagnols votèrent à l'unanimité la liberté des cultes.

Mais ce qu'on ignore généralement, et ce qui fait honneur au pays qui a donné le jour à Alexandre Vinet, c'est que celui-ci fut l'auxiliaire de l'orateur espagnol dans cette grande journée. Voici comment :

« J'allais, dit-il, tous les samedis passer quelques heures dans la boutique de mon libraire, à Madrid, pour y prendre connaissance des nouveautés arrivées pendant la semaine. Un samedi, je mis par hasard la main sur le volume de Vinet : *De la manifestation des convictions religieuses*. Le livre et l'auteur m'étaient également inconnus. Je l'ouvris d'une main distraite ; dès les premières pages de la préface, je demeurai saisi ; j'emportai le volume ; je lus tout le samedi, tout le dimanche, tout le lundi. Le mardi, vint en discussion notre fameuse loi sur la liberté religieuse. J'étais plein de Vinet. J'avais trouvé chez lui tous les matériaux et tous les arguments de mon discours. Comme lui, je me plaçai au point de vue de l'Evangile et réclamai la liberté religieuse au nom et dans l'intérêt même de la religion.

« Dieu est grand, m'écriai-je, sur la montagne de Sinaï, quand il promulgue sa loi sainte au milieu des éclats de tonnerre et de la tempête. Mais s'il est permis de distinguer des degrés dans sa gloire divine, il est plus grand encore sur l'autre montagne, sur le Calvaire où il vient mourir pour le salut des hommes et faire triompher la loi d'amour. » (On reconnaît, en effet, là une pensée habituelle et chère à Vinet.)

Ce genre d'argumentation, si nouveau en Espagne et autrement puissant que le simple argument philosophique, triompha de toutes les résistances. La liberté religieuse fut acclamée.

Lè z'arpenteu.

Dái comisséro tsertivont on iadzo dái boennés dein on bou eintré Corneins et Moairy, et ein fote-masseint perquie, l'aviont tot troupenâ on carro dë djeinès pliantès que Dávi áo dzudzo, à quoi l'front, soignivé po repliantâ ; l'appelâvè cein sa pinpinière. Cé Dávi avai z'ao z'u servi ein France dão teimps dão villho Napoléon, et ma fâi, l'ein avai dza vu dái rudès. Adon, on dzo que va áo bou, ye vâi lo mas-

sacro dè cllião tsancro dè pida-fémé, et tot eingrindzi, ye laissé tchâidrè sè dou brès su lé coussés, ein deseint : « Te possiblio ! yé dza vu la guerra, la pesta et la famena, mà n'aré jafné cru, que devant dè mouri, mè sâi onco reservâ dè vairé lè z'arpenteu !... »

Vaitse z'ein onco iena su la même sorta dè dzeins, lè cllia qu'on lâi pâo derè :

Lè comisséro et lè coutellettès.

On part dè comisséro étiont z'u têzâ n'a fin. Après la première vouarba, sè démandiront se volliavont veni dinâ à l'hotô, kâ l'étiont destrâ llien et coumeint l'aviont couaite dè fini, ne faillessai pas allondzi la mèrena, mà recrotsi dè boun'hâora la vèprâo, et po cein, faillâi dinâ per tieu, âo bin allâ cassâ oquie ào pliè près.

— Son allâvè tsi la mère Tientson lâi démandâ on bocon à rupâ, dese ion dè cllião monsu.

— Bin s'on vâo, que firont lè z'autro.

Reduisiront derrâi on adze cé afférè à trâi piautés iô ien a adé ion que merè, et l'ai alliront.

Cllia mère Tientson étai n'a brâva villhe que restâvè dein n'a maison foranna et que tegnâi cabaret. Cllião comisséro l'ai aviont dza medzi on iadzo, mà grand temps devant.

— Bondzo, mère Tientson, cein va-te, la via ? que firont...

— Atsivo à ti ! va coumeint lè villho. Que ia-te po votron servîço ;

— N'ein fan et sâi. Fédè no vâi couâirè on part dè cllião bounès coutellettès coumeint cllião que vo no z'ai einvouâ l'an passâ, qu'on s'est tant regâlâ et qu'on s'est bin reletsi lè pottès.

— Ha ! bin vâi ! crâide-vo petêtré que no crâivè on vê totè lè senannès po qu'on pouessè adé avâi dâi coutellettès !...

Lè z'autro sè sont vouâiti, l'ont allumâ onna cigarra, mà n'ont pas vollhu dinâ.

Theâtre.

La représentation de *Béatrix*, comptera, sans doute, parmi les plus brillantes de la saison. Donnée une première fois sur notre scène, il y a deux ou trois ans, par la même troupe, cette pièce avait laissé les meilleurs souvenirs, et nous avons peine à comprendre les vides qui restaient dans la salle.

Béatrix est une œuvre supérieurement écrite, où l'action, habilement menée, se maintient jusqu'au bout sur un thème plein de dignité et d'intérêt. L'interprétation de pièces pareilles est fort difficile et ne peut être confiée à des talents médiocres; aussi devons-nous nous féliciter de posséder sur notre scène des acteurs tels que Mme Brémond, MM. Richard et Leprin, qui se sont acquittés des principaux rôles à la satisfaction de tous.

La scène de *Roméo et Juliette*, où Béatrix oublie, dans son exaltation, qu'elle joue avec le prince Frédéric et laisse deviner son amour, a été écoutée avec émotion.

Mme Brémond a montré là qu'elle peut aborder

les grands rôles, et qu'elle sait s'identifier aux situations éminemment dramatiques. Il y avait dans son interprétation beaucoup d'âme, de chaleur, et, dans plusieurs passages, une sensibilité et une délicatesse exquises.

Dans la dernière scène où Béatrix, par une abnégation sublime, se résigne à sacrifier son amour pour ne point compromettre le respect que le prince doit à son rang, à son peuple et à sa famille, Mme Brémond a été vraiment belle.

M. Richard n'a pas moins bien joué. Toujours plein de grâce, de distinction dans le geste comme dans le débit, il est devenu pour nous un artiste aimé, apprécié, et qui ne fatiguera jamais son auditoire. M. Richard ne joue point pour jouer; il sent vivement ce qu'il joue, il comprend les situations, il s'exalte, il s'attendrit tout en restant naturel, témoignage incontestable d'un artiste de cœur et de talent.

M. Leprin, jouant le rôle d'un Barnum, d'un impressario égoïste, froid et calculateur, a eu d'heureux moments. Mais il a un ennemi qu'il doit chercher à vaincre, c'est la tendance à l'exagération.

Nous ne contestons point les mérites de Mme Marval, dans les rôles qui lui conviennent et auxquels elle doit se borner; mais, disons-le franchement, celui de la grande-duchesse n'était pas le sien.

M. de Winter, beaucoup moins affecté que d'habitude, nous a fait plaisir.

En résumé, cette représentation a été pour la troupe de M. Vaslin un nouveau et réel succès.

L. M.

LA BOUQUETIÈRE DE LA PLACE CADET

Albert Dumont, employé de banque de la maison Michon, passait tous les matins dans la rue Cadet, à Paris, pour se rendre à son bureau. Un matin de printemps qu'il faisait très froid et que la neige tombait à gros flocons, par un triste retour des choses d'ici-bas, il vit dans une embrasure de porte une femme grelottant sous un mauvais châle, derrière un vieux panier, qui la cachait presque tout entière et portait quelques malheureux bouquets de violette de mars, aventureux en février et fanés par un retour inattendu de l'hiver. Au mouvement fait vers la porte par le passant, la femme se redressa pour faire place à Albert, et celui-ci s'aperçut que c'était une jeune fille, de taille très élégante et d'une figure très agréable; son air était chaste et honnête. Elle semblait dépayisée et hors de sa condition. Elle inspirait la sympathie par son attitude modeste et la pitié par son regard dououreux. Albert sentit un frisson d'humanité en même temps que d'étonnement ou peut-être de quelque autre sentiment vague et s'approcha davantage pour acheter un bouquet. On ne sait comment il en prit deux et pourquoi, ayant remis à la jeune fille une pièce d'argent, pendant qu'elle cherchait la monnaie dans son horrible panier, il disparut et rentra, à pas précipités, dans son bureau.

Le lendemain, à la même heure, M. Dumont arrivait pour acheter son bouquet ou ses bouquets. Grand fut son désappointement en ne trouvant personne sous la porte cochère. La jeune fille était-elle malade ? ou subitement enrichie par la pièce blanche, avait-elle jugé à propos de se reposer et de se réchauffer un jour avant de reprendre ses tristes occupations ?

Le jeune homme se perdait dans les suppositions; mais il attendait avec une sorte d'impatience le lendemain pour